

Pierre Baillot, les chemins de l'art du violon

Brigitte FRANÇOIS-SAPPEY

Les chemins de l'art du violon ? Cela fait plus de quarante ans que je les parcours aux côtés de Daniel Lainé, descendant direct de Pierre Baillot, qui m'a ouvert ses archives familiales avec une absolue confiance. Pour avoir eu à plusieurs reprises chez moi ces précieux documents afin de les trier et classer, j'ai pu m'en imprégner intimement. C'est là un lien unique, scellé dès 1974 et confirmé lors de mon vaste article de 1978¹.

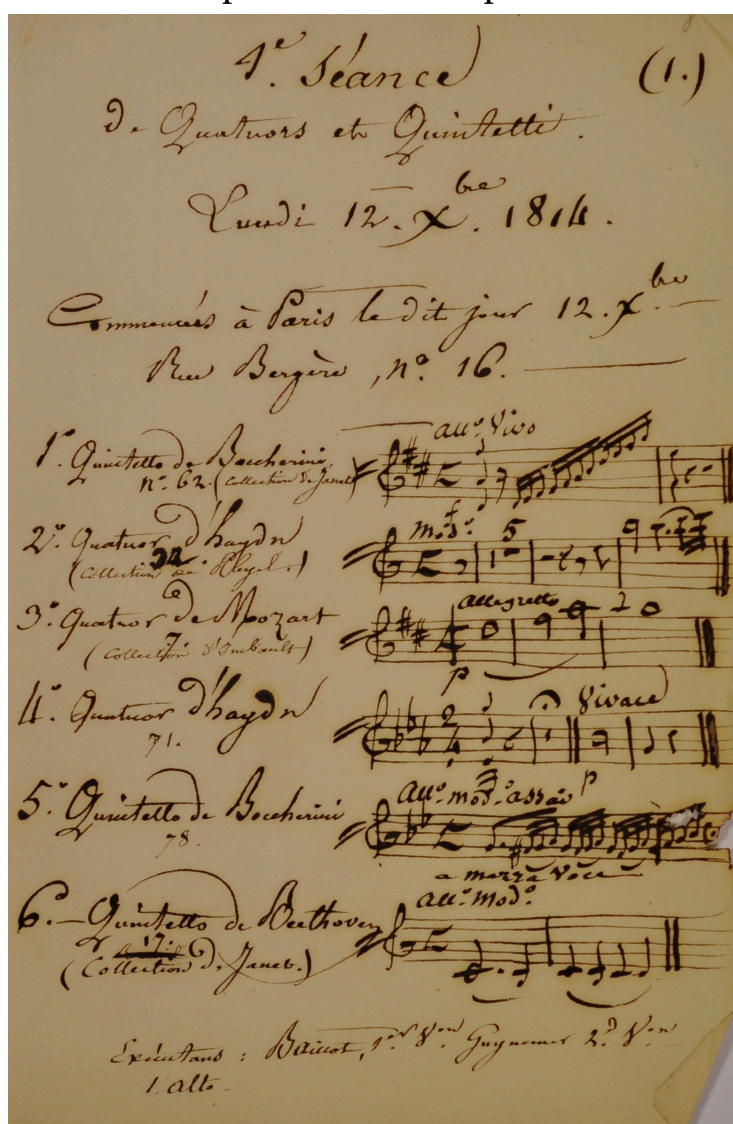
Divers portraits balisent les chemins parcourus par Pierre Baillot, du jeune préromantique à « l'homme-violon » de stature internationale.



À gauche : Baillot par Bansi (ca 1797) ; à droite : médaille anonyme

¹ Brigitte FRANÇOIS-SAPPEY, « Pierre Baillot par lui-même », *Recherches sur la musique française* XVIII (1978).

Sur ce parcours, l'une des étapes décisives fut la création, il y a deux siècles, le 12 décembre 1814, des concerts publics de musique de chambre voulus par le violoniste, apôtre de la musique instrumentale dans une France où l'on appréciait surtout le théâtre lyrique et les romances de salon. Un événement sans précédent à Paris, mais aussi en Europe, qui justifie notre colloque international consacré à cette personnalité exceptionnelle.



Programme de la première séance de musique de chambre de Pierre Baillot

En 1871, les anciens partenaires de Pierre Baillot ont tenu à marquer le centenaire du maître disparu. Leur choix s'est porté sur la reproduction en bronze d'une statue en pied exécutée, semble-t-il, à Londres vers 1816 par John Flaxman Middleton. On voit Baillot dans une posture toute napoléonienne, la main droite glissée dans son gilet, la gauche retenant un rouleau sur lequel est gravé : *L'Art du violon*. Sur le socle, de côté, cette mention : « Mars 1872/Offert

au Conservatoire/par l'un de ses fervens admirateurs/Vaslin² » De face, ce quatrain du violoniste Vidal :

Pierre Baillot, interprète divin de Haydn et de Mozart,
Le doux Boccherini s'échappe de son âme,
Le fougueux Beethoven le transporte et l'enflamme :
Baillot tient dans ses mains le sceptre de son art.



Statue de Baillot par John Flaxman-Middleton

Loin d'être un hommage flagorneur, ces mots donnent l'exacte idée de ce que fut Baillot, interprète que la critique appelait « Le Talma des violons³ ». Le quatrain reprend d'ailleurs presque mot pour mot un témoignage déjà ancien :

² Ce décalage de date s'explique par les difficultés consécutives à la défaite française de 1870. L'exemplaire officiel figurait encore au Conservatoire national, rue de Madrid. Depuis le déménagement à La Villette, il est conservé dans les réserves du Musée instrumental de la Cité de la Musique. J'ai pu acquérir auprès d'un collectionneur l'un des exemplaires de ce moulage qui présente pour seule différence la formulation : « Mars 1872. Fondue par les bons soins de l'un de ses plus fervens admirateurs, Vaslin, ex. professeur de violoncelle. » Dans tous les cas, la mention de *L'Art du violon* serait un ajout pour le centenaire.

³ *Le Miroir*, 28 janvier 1822.

Les chefs-d'œuvre de Haydn, de Mozart, de Beethoven, de Boccherini ont besoin de l'étincelle de Prométhée ; M. Baillot les anime de ce feu céleste, et le violon, sous ses doigts, fait croire aux miracles de la lyre. [...] Il n'appartient qu'au génie de révéler ainsi les secrets du génie⁴.

Entre-temps, François-Joseph Fétis n'a cessé de proclamer son admiration dans sa *Revue musicale* : « Les soirées de M. Baillot seules donnent l'idée de la perfection. La dernière à laquelle nous avons assisté tenait du prodige⁵. » Au terme du parcours du violoniste-compositeur, Escudier confirme encore : « Comme exécutant Baillot est le virtuose le plus parfait de notre époque. Aucun violoniste avant lui n'avait sondé avec plus de logique, d'esprit et d'imagination à la fois les secrets de son instrument⁶. » Quant à Ingres, maître en peinture, mais, au violon, disciple de Baillot, il évoque « son divin talent », témoigne du culte que lui ont voué ses amis « dont je m'honore d'être le prêtre le plus ardent », et lui écrit : « Le prix que j'attache à l'estime dont vous daignez m'honorer est infini, car rien n'est comparable à un homme de votre caractère et de votre admirable talent⁷. »

On a parfois comparé Baillot à l'Italien Paganini (1782-1840). Les deux violonistes se sont effectivement rencontrés à Paris et ont pu échanger en italien, langue que Baillot parlait couramment. Mais le Français occupe plutôt dans la France de la première moitié du XIX^e siècle, la position que Joseph Joachim tiendra dans l'Allemagne de la seconde moitié du siècle : celle d'un instrumentiste total, à la fois radieux soliste, quartettiste, fondateur de concerts réputés, interprète de toute la musique de qualité et pas uniquement de la sienne, pédagogue de renom, le tout aux dépens du compositeur un peu en retrait. Dans le cadre de ses postes officiels, son champ d'action est vaste puisqu'il enseigne au Conservatoire sa vie durant (1795-1842) et sera chef des premiers ou des seconds violons de la Chapelle et de la Musique particulière des dirigeants de la France, sous le Consulat, l'Empire, la Restauration et la monarchie de Juillet, sans oublier ses fonctions à l'Académie royale (Opéra).

Pierre Baillot est par ailleurs un homme de bien, un moraliste, un vertueux, un stoïcien. Avidé de culture, il lit aussi bien Voltaire que Rousseau, Chateaubriand ou Ossian (Macpherson). De Rousseau, il a sans doute tôt savouré les *Confessions* et *Les Rêveries d'un promeneur solitaire*, car, dès son arrivée à Paris en 1791, il se rend à Montmorency et Ermenonville. Il en profite pour citer Grétry qui s'est implanté en ces lieux bénis et a commencé de publier de

⁴ *Journal général de France, politique, littéraire et militaire*, 1^{er} mars 1819.

⁵ FÉTIS, *Revue musicale*, 1827, p. 190.

⁶ ESCUDIER, *La France Musicale*, 24 octobre 1841.

⁷ Lettre du 20 août 1828, reproduite dans H. LAPAUZE, *Ingres, sa vie & son œuvre d'après des documents inédits*, Paris : Imprimerie Georges Petit, 1911, p. 287.

mémorables *Mémoires ou Essais sur la musique*. Avec Grétry, Baillot pourrait dire : « Si je dois mon existence morale à la musique, je lui dois aussi mon existence physique⁸. » Par son amour de la nature et ses propres méditations solitaires, Baillot est un vrai préromantique qui ne cessera de s'épancher par écrit, du moins jusqu'à ses cinquante ans.

Deux points décisifs de sa jeune vie engageront tous les chemins de sa carrière : c'est un précoce orphelin de père et un quasi autodidacte. L'orphelin n'aura de cesse de réunir et protéger sa famille. Dès ses vingt ans, il se comporte en Pater familias, recueille grand-mère, belle-mère, oncle et une cousine, orpheline elle aussi, qu'il épousera. Il entourera d'amour ses trois enfants, veillera à leur parfaite éducation et écrira pour chacun d'eux les touchants mémoires de leur jeune vie. À la différence de Rousseau, Baillot fera toujours passer sa famille avant sa carrière. Quant à l'autodidacte (tel Schoenberg, toutes proportions gardées), il deviendra le grand professeur qu'il n'a pas eu, et ne cessera de théoriser et d'enseigner à ses disciples ce qu'il a dû, lui, apprendre sur le tas.

Les chemins de Baillot d'après ses Mémoires

Né à Paris (Passy) le 1^{er} octobre 1771, Baillot est un contemporain de Beethoven et de Reicha. À douze ans, il débarque en Corse où son père, substitut du procureur général, meurt peu après. Le jeune Pierre est alors recueilli par l'intendant de Corse, M. de Boucheporn, qui l'élève avec ses fils. Tout naturellement, Pierre côtoie leur ami Napoléon Buonaparte de deux ans son aîné. En 1784-1785, le jeune garçon de treize ans passe un an à Rome avec les fils de son bienfaiteur. C'est alors qu'il aurait travaillé le violon avec Polidori et Pollani, ce dernier élève du célèbre Nardini, mais lui n'en souffle mot. Le retour en France le conduit dans le Béarn. À compter de ses quinze ans, soucieux de s'acquitter de sa dette de reconnaissance, il sert de secrétaire d'intendance à M. de Boucheporn à Pau, Bayonne, Auch. Cette précoce expérience lui servira tout au long de sa vie. Chacun louera ses facilités de plume et son exemplaire gestion des documents. Au même âge, il est reçu franc-maçon à Saint-Gaudens, toujours avec les fils de Boucheporn. Beaucoup de musiciens ont fait de même, mais Baillot, lui, n'en reparlera plus jamais.

Les temps révolutionnaires

Dans ses Mémoires, Baillot datera du 6 août 1789 ce souvenir :

⁸ Déclaration liminaire. Au cours des trois volumes (1789-1797), Grétry propose une approche de ses œuvres, une « analyse des passions et des caractères » et énonce quantité d'idées prophétiques.

J'entendis ce jour pour la première fois le tocsin de la Révolution. J'étais à me promener tranquillement dans les bois, dans des lieux Romantiques qui avoisinent les Pyrénées, lorsque le son de la cloche qui devint ensuite le signal de tant de malheurs, frappa mes oreilles.

Pour ses dix-huit ans, apparaît la toute première mention de son instrument lorsqu'il évoque « la plus heureuse solitude avec mes deux amis, des livres et mon violon », et ajoute : « À Bayonne, j'ai retrouvé Magnelli qui, le premier, m'a fait sentir tout le charme et tout le pouvoir de la musique. » C'est donc un modeste pianiste-organiste qui l'émeut pour la première fois : à faire douter qu'il ait jamais rencontré de grands violonistes à Rome. À cette époque, le farouche jeune homme conçoit la musique comme un art quasi sacré qu'il exerce dans la solitude des montagnes : « C'est là que l'on fait de la Musique avec délices ! Tout y élève l'âme, y exalte l'imagination ; on y respire la félicité. » Il se plaint toutefois d'en être réduit à « adorer tout seul » « sa maîtresse la musique », car « la mélomanie n'étouffe pas ces messieurs ».

À dix-neuf ans, le nouveau bachelier en droit refuse un poste à Auch afin de rejoindre à Paris sa famille dans la détresse. Devenu, on ne sait trop comment, un excellent violoniste, il est engagé par le grand Viotti au théâtre Feydeau. Hélas, faute d'une rémunération suffisante, il doit adresser dès le 17 septembre 1791 une lettre de démission à son idole. À vingt ans, le voici employé au ministère des Finances, au Domaines, où il restera dix ans. Pour améliorer l'ordinaire, le futur pédagogue donne sans plaisir quelques leçons de violon à des incapables qui lui arrachent les oreilles.

À vingt-deux ans, il est pris par la conscription selon la loi du 23 août 1793. Arrivé à Cherbourg, il doit se battre contre les Anglais et passe dix-huit mois en Normandie. Ses qualités lui permettent de devenir le secrétaire d'un certain Pomme, représentant du peuple. Très patriote et d'une exemplaire rigueur morale, il refuse le 14 juillet 1793 son congé de réforme. La conscience en repos, il fait un peu de musique à l'armée. En 1795, il rentre enfin à Paris sur ordre du Comité de Salut public, et travaille à la manufacture de cuirs de Seguin à Sèvres où il réunit sa chère famille.

Le Conservatoire de musique

L'année 1795 est à marquer d'un caillou blanc. Pierre Baillot noue d'une part une amitié indéfectible avec François de Montbeillard⁹, un aristocrate qui lui offre son premier violon de qualité que Baillot appelle tendrement « mon Stradivarius de Pique ». D'autre part, le 22 décembre (1^{er} nivose an IV), dès

⁹ Il reste 128 lettres de Baillot à Montbeillard, datées du 23 septembre 1795 au 13 août 1842. Voir leur numérisation sur la bruzanemediabase (1795-1803 ; 1804-1825 ; 1826-1842).

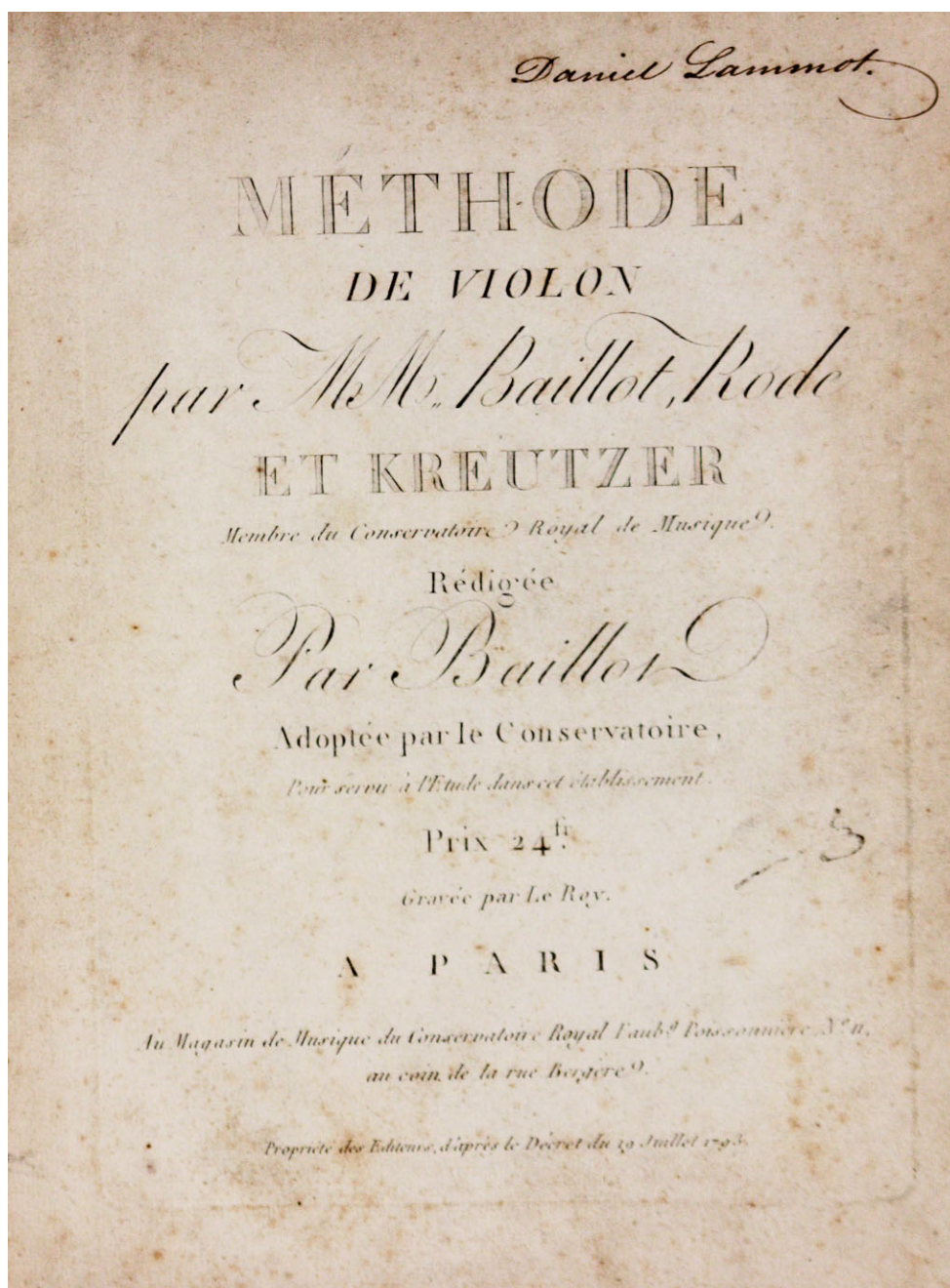
L'ouverture de l'établissement républicain, il est nommé professeur de violon, en remplacement de Pierre Rode en tournée à l'étranger. En l'absence de nomination officielle, et pour pouvoir joindre les deux bouts, il conserve sa place au ministère de Finances. Au retour de Rode, en 1799, ce scrupuleux adresse sa démission au Conservatoire. Réintégré comme professeur titulaire deux mois plus tard, il enseignera ainsi au Conservatoire jusqu'à sa mort en 1842.

Modeste, conscient de sa formation lacunaire, l'autodidacte ressent alors le besoin de se perfectionner auprès de Cherubini, Reicha et Catel, ses collègues et amis compositeurs. Impeccablement recopiés, ces cours sont encore aujourd'hui conservés dans les archives familiales. Dans le même temps, sa parfaite connaissance de l'italien lui permet de traduire un traité de contrepoint du Padre Martini. L'autodidacte français sera toujours très attaché aux violonistes compositeurs italiens, essentiellement à Giovanni Battista Viotti qu'il se choisit pour père spirituel. Autant que son ami Pierre Rode, authentique disciple de l'Italien, il revendique cette filiation. Si bien que la trinité Boccherini, Viotti, Cherubini contrebalance presque dans son cœur la trinité Haydn, Mozart, Beethoven.

Nouveaux chemins

À tous égards, l'année 1802 marque un tournant. À l'instar de Beethoven qui affirme en 1802 vouloir emprunter une voie nouvelle et composer d'une nouvelle manière, Baillot s'engage sur des chemins nouveaux. En 1802, donc, il a la joie de revoir Viotti, accompagné de Clementi et de Field, et il entre doublement au service de Napoléon Bonaparte en tant que chef des seconds violons de la Musique particulière du Premier Consul et premier violon de la Chapelle consulaire. Comme pour toute sa génération, le parcours de Baillot s'est effectué en des temps agités, sous de multiples régimes. Mais s'il s'épanche en de nombreux écrits, jamais il ne livre une opinion politique. On ne sait rien notamment de ses rapports avec Bonaparte son ancien camarade de Corse.

En 1802, enfin, il met au point avec ses collègues Rode et Kreuzer la *Méthode de violon rédigée par le citoyen Baillot. Adoptée par le Conservatoire pour servir à l'Étude dans cet établissement* (Paris, Au Magasin de Musique, an XI [1803], 165 pages). Et, sur sa lancée, il rédige la *Méthode de violoncelle* (1803). On le devine captivé par ce travail didactique. Cette passion de la transmission le conduira à forger, trente ans plus tard, son grand œuvre : *L'Art du violon*.



Page de titre de la *Méthode de violon* (1803)

Si, tel un roc, il a toujours soutenu sa famille, il se sent non moins responsable de sa famille musicale, qu'il s'agisse de ses élèves ou du corps enseignant du Conservatoire. Tout au long de sa carrière dans l'établissement, cet homme de plume et de réflexion sera sollicité pour écrire des rapports, voire des manifestes. Ainsi, en cette année 1802, le *Recueil de pièces à opposer à divers libelles dirigés contre le Conservatoire de Paris*.

Le périple en Russie (1805-1808)

À l'instar de Boieldieu, Baillot espère pouvoir résoudre ses problèmes financiers en entreprenant une grande tournée en Russie. Dans l'Europe napoléonienne à feu et à sang, le moment n'est pas idéal et il se retrouvera coincé loin des siens plus longtemps qu'il ne l'aurait voulu et sans avoir donné autant de concerts qu'il le souhaitait. Avant son départ de France, un mécène et ami, M. de Sorcy, lui offre un Stradivarius digne de lui¹⁰. À l'aller du long voyage, Baillot passe deux semaines à Vienne, où il rencontre le vieux Haydn, Salieri, retrouve Reicha et aperçoit Beethoven dont le visage tourmenté lui fait une impression inoubliable. Il donne peu de détails sur ce long séjour qui lui pèse. Durant son absence prolongée, ses répétiteurs au Conservatoire tiennent sa classe de violon. Essentiellement le brillant François Habeneck.

Au retour de Russie, l'artiste philosophe sur le bonheur (qui se construit), l'esprit (fléau des Français), la mélancolie, la mort, l'immortalité de l'âme. Il recopie des passages du Tasse (*La Forêt enchantée*), Bossuet, Mme de Sévigné, Ossian, Thomson (extrait des *Saisons*), Chateaubriand (*Réflexions sur les paysages des montagnes, Jérusalem, Mœurs des Grecs, des Arabes et des Turcs*), Voltaire (*La Henriade*), etc.

Afin de réintégrer la vie artistique parisienne par la grande porte, il donne, le 17 janvier 1809, un concert triomphal à l'Odéon.

Par la suite, Baillot entreprendra encore plusieurs grandes tournées en province et à l'étranger¹¹. Celle qui le mène en Belgique, Hollande et Angleterre, de septembre 1815 à juin 1816, se déroule durant la fermeture du Conservatoire¹².

Concerts publics de musique de chambre (1814-1840)

Le 12 décembre 1814, au moment du premier retour de Louis XVIII, se situe le premier concert public de musique de chambre organisé par Pierre Baillot. Faut-il imaginer une concordance entre les deux événements ? Sans doute pas. Déjà aux plus hauts postes, il n'avait rien à gagner à un changement de régime. Au contraire. Alors qu'il venait d'obtenir un logement de fonction dans

¹⁰ Voir la communication de Balthazar Soulier au cours du colloque *L'homme-violon : Pierre Baillot*.

¹¹ Voir Étienne JARDIN, « L'Europe de Pierre Baillot : voyages, séjours et tournées », bruzanemediabase.com.

¹² Fermeture consécutive aux désordres politiques occasionnés par l'abdication de Napoléon I^{er} et le retour de Louis XVIII, entrecoupés des Cent Jours, et donc au passage du Conservatoire impérial (républicain à sa fondation) à l'École royale de musique, qui reconduit ainsi l'appellation de l'École royale de chant fondée par Gossec en 1784, sous Louis XVI.

l'enceinte du Conservatoire, il en est aussitôt éjecté¹³ ! Et une saison de concerts à bâtir est affaire de longue haleine. Quoi qu'il en soit, Baillot donnera 154 séances jusqu'en 1840, sans compter les séances extraordinaires et trois concerts historiques.

Auteurs Divers.

d'autre part 20.

<p>1. Anonyme. (La Romanesca)</p> <p>2. de Sebastian Bach. Pat. V. (avec hélios)</p> <p>2. de Barbelli. Schénades, Bercende.</p> <p>6. de Cherubini. Le quatuor, 1. Quintette 1. Viol.</p> <p>1. de Jeminiani. (Concerto)</p> <p>1. de Girard. air Varié.</p> <p>2. de Herz. (Piano)</p> <p>3. de P. Jadin. 2 quatuors, 1. Quintette</p> <p>1. de R. Kreutzer. air de Montagne, Varié.</p> <p>1. de Kalkbrenner. Quintette p. Piano.</p>	<p>3. de Felix Mendelssohn. (2. Quatuor, 1. Quintette)</p> <p>1. de Lonscion. (Ballade sur Corintin)</p> <p>1. de Pugnani. Concerto en Sa.</p> <p>1. de Reicha. Quatuor en Sol.</p> <p>2. de Rode. 1. Quatuor et 1. air Varié</p> <p>2. d'Andreas Romberg. (Quintettes)</p> <p>1. de Schütz. Dialogue Sentimental 1603</p> <p>2. de Carlini. Concertos Manuscrits en ut et en si min.</p> <p>1. de Citty. air de la Pazzo d'Amore Varié.</p>
--	--

20.

Récapitulation :		Total général
Boccherini 53.	Beethoven : 27.	224.
Haydn 26.	B. 29.	
— 20	onstov 13.	
	Vitti 7.	
	Fesca 3.	
	Auteurs Divers 34.	
	224	

34. Morceaux d'auteurs divers.

Récapitulatif des compositeurs joués au cours des séances de musique de chambre de Pierre Baillot

Cela fait longtemps que Baillot est un chambriste impénitent. Dès 1796, il a institué des séances de musique de chambre, en particulier chez l'éditeur Imbault. Il jouait volontiers avec ses collègues Rode, Kreutzer et Lamare chez Auber père ou dans tout autre salon et, bien sûr, dans les séances de la Musique particulière de l'empereur.

Parmi les fidèles partenaires de ses propres saisons, on retiendra les violonistes Charles Guynemer (son beau-frère), Jean-Joseph Vidal, Eugène Sauzay (son gendre), les altistes Joseph Tariot, Simon Mialle, Chrétien Urhan, les violoncellistes Jacques Michel Hurel de Lamare (ou Delamare, compagnon de l'épopée russe), Charles-Nicolas Baudiot (son collègue au Conservatoire), Louis-Pierre-Martin Norblin, Olive-Charlier Vaslin.

¹³ Le 14 mars 1816, on évacue les bâtiments pour les rendre à l'intendance, restaurée, des Menus-Plaisirs afin de procéder, le 1^{er} avril, à l'ouverture de l'École royale de musique.

Parmi les auditeurs, on trouve plus ou moins régulièrement dans les « billets d'amis », les noms de Friedrich Kalkbrenner, Rodolphe Kreutzer, Louis-Emmanuel Jadin, Daniel-François-Esprit Auber, Alexandre-Pierre-François Boëly, Luigi Cherubini, Ferdinand Hiller, Frédéric Chopin, Felix Mendelssohn, Franz Liszt, Camille Pleyel, François Habeneck, les frères Bohrer, les frères Müller, John Field, Pierre-Joseph Zimmerman, Henri Reber, Sigismond Neukomm, Jacques-Ignace Hittorff, François-Joseph Fétis (un temps bibliothécaire du Conservatoire de Paris), et même ceux de Ferdinando Paër, Jacques-Fromental Halévy, Giacomo Meyerbeer ou encore Hector Berlioz. Dans la salle, il n'est pas rare de croiser les peintres Dominique Ingres et Paul Delaroche, les journalistes Jules Janin et François Bertin¹⁴, etc.

Avec le recul du temps, on pourrait estimer que les programmes de Baillot étaient plutôt conventionnels. À tort. Imposer sans relâche à Paris les œuvres de Boccherini, Haydn et Mozart était déjà un pari audacieux. Révéler deux contemporains, Beethoven et Cherubini, relevait du défi. On comprend pourquoi Cherubini, reconnaissant, a dédié trois de ses six tardifs quatuors « à son ami Baillot » qui les créa à mesure de leur achèvement, et pourquoi le jeune Berlioz considéra comme un exploit la révélation, en 1829, du *Quatuor à cordes en ut dièse mineur* op. 131 de Beethoven. Dans l'impossibilité de se battre sur tous les fronts, Baillot n'a pu apporter qu'un soutien modéré à Onslow et très restreint à ses amis Rode, Kreutzer et Reicha. Quant à Boëly, qui lui rendait tant de services¹⁵, il n'en était pas même question.

¹⁴ Pour une approche exhaustive de ces documents, se reporter à l'ouvrage de Joël-Marie FAUQUET, *Les Sociétés de musique de chambre à Paris, de la Restauration à 1870*, Paris : Aux Amateurs de livres, 1986.

¹⁵ La famille Boëly a recueilli rue des Petites Écuries la famille Baillot, dorénavant sans logement, durant la tournée du violoniste, et A. P. F. Boëly aida, plus d'une fois semble-t-il, Baillot à parachever ses œuvres .

Excusez moi, Mon cher Monsieur Baillot.
Si j'ai gardé pendant si longtemps les
deux morceaux de votre composition que
vous avez bien voulu me confier, mais un
autre travail que j'avais à faire et quelques
excursions à la campagne ont été l'unique
cause de mon retard. En vérité si je m'y
étais mis tout d'abord j'aurais pu vous
les rendre plus promptement. Car je n'y ai
rien trouvé dans l'accompagnement qui
doive subir aucun changement. L'Andante
en la majeur est intact. Il n'y a que très
peu de choses dans l'introduction ^{les ornements} ^{des autres morceaux}
qui se trouveraient incommodes à faire sur le piano
à cause de la rencontre des deux mains sur
la même note, puis une batterie à la fin de
graves ^{modérée} ^{à la moi} qui serait incommode
à jouer pour moi, que la modulation est
animée. J'ai attaché en ces trois places une
petite bande de papier sur laquelle j'ai

indiqué le changement dans la manière
d'écrire ces passages dont la correction est
à peine importante. Ainsi vous en ferez
tout comme il vous conviendra. Ce que
je vous prie plus instamment de faire,
c'est de vouloir bien excuser encore une
fois ma lenteur, d'espérer que vous ne
me retiendrez plus pour cela l'occasion de
vous être agréable et qu'une autre fois
je serai plus expéditif.

Recevez mon cher Monsieur Baillot
l'assurance de tout les sentiments respectueux
et amicaux de votre sincère admirateur
et dévoué serviteur

Boëly

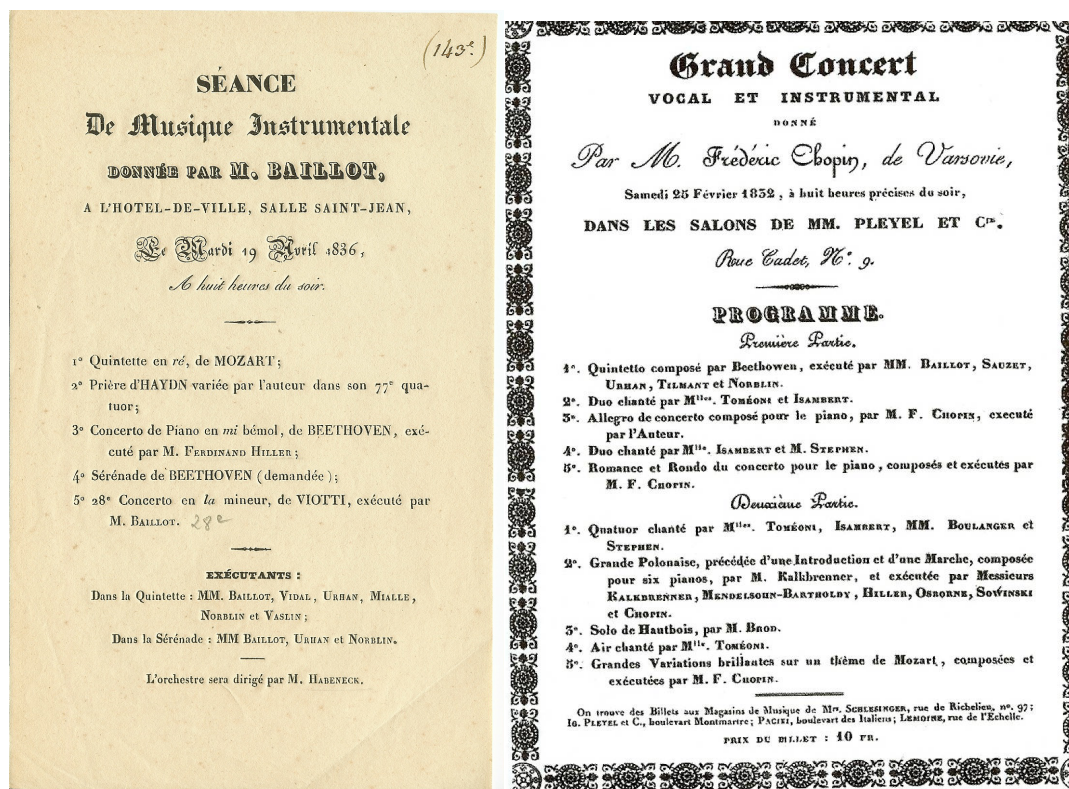
17 août 1838.

Lettre de Boëly à Pierre Baillot, 17 août 1838

Reprocher sa prudence à Baillot serait lui faire un mauvais procès. Son entreprise était aussi fragile qu'ambitieuse et il avait besoin de tous ses soutiens mondains pour la pérenniser. C'est pourquoi, il s'est abstenu de programmer ses propres quatuors à cordes, se contentant d'offrir à l'auditoire ses charmants *Airs russes variés* ou autres pages séduisantes.

En vérité, Baillot savait parfaitement distinguer les jeunes talents, parmi lesquels celui de l'Allemand Ferdinand Hiller, dont il a fait son pianiste attitré dans Beethoven, celui du Polonais Frédéric Chopin qu'il a accompagné lors de son fameux premier concert à Paris (25 février 1832 chez Pleyel) et, surtout, celui de l'incomparable Felix Mendelssohn, qu'il a paternellement entouré à chacun de ses jeunes séjours parisiens (1816, 1825, 1832), allant jusqu'à assurer la création de certaines de ses œuvres. Mesurant toute le poids de ce privilège, Mendelssohn écrit à ses parents : « J'ai composé un grand adagio qui servira d'intermède au quintette. Je l'ai intitulé *Adieux*, parce que je devais composer

quelque chose pour Baillot, dont le jeu est si admirable et qui a tant de bontés pour moi¹⁶. »



La Société des concerts du Conservatoire et Beethoven

Au faite de sa carrière, Pierre Baillot associe son nom à la nouvelle Société de concerts fondée par François Habeneck. Dès les premières années du siècle, son ancien élève et assistant avait pris la direction des Exercices d'élèves du Conservatoire. De l'idée d'adjoindre les professeurs à ces grands élèves est née la Société des concerts du Conservatoire, équivalent de la Philharmonic Society de Londres ou de la Gesellschaft der Musik Freunde (Société des amis de la musique) de Vienne. La Société française donne son premier concert le 9 mars 1828, pour le premier anniversaire de la mort de Beethoven. Malade, Baillot se fait remplacer par son élève (et futur gendre) Eugène Sauzay, qui exécute un concerto de Rode. Ce n'est ainsi qu'au deuxième concert du 23 mars 1828 que Baillot a le bonheur d'assurer la création française du *Concerto en ré majeur pour violon* de BEETHOVEN pour lequel il compose de belles cadences. Il le joue de nouveau le 11 mai suivant. D'être le glorieux révélateur du plus prestigieux concerto pour violon du répertoire compense-t-il un peu sa tristesse de n'avoir

¹⁶ Lettre du 21 février 1832, reproduite dans *Voyage de jeunesse. Lettres européennes (1830-1832)*, Paris : Stock Musique, 1980, p. 354. Il s'agit du *Quintette en la majeur* op. 18, composé en 1826, le nouvel Adagio remplaçant le Menuetto d'origine.

pas connu Beethoven et de ne pas posséder *sa* sonate, à la différence de Kreutzer, dédicataire de la 9^e *Sonate pour piano et violon* (qu'il ne joua jamais¹⁷) et de Rode, dédicataire de la 10^e, qu'il eut l'honneur de créer à Vienne chez le prince Lobkowitz, accompagné au piano par l'archiduc Rodolphe, en présence de Beethoven. Baillot tiendra encore la partie de violon solo dans le *Benedictus* de la *Missa solemnis*. Vite célèbre en Europe, la Société des concerts du Conservatoire sera louée par Mendelssohn, Wagner ou Liszt.

Les premiers succès de l'entreprise ont poussé Baillot à donner, le 24 mars 1829, la création française du *Quatuor à cordes en ut dièse mineur* op. 131 du même Beethoven. Comble de l'audace qu'il n'a jamais pu dépasser sous peine de voir s'effiloche le public mélomane de ses concerts de chambre.

L'apothéose de L'Art du violon

Trente ans après la parution de la *Méthode de violon du Conservatoire*, désormais au sommet de sa carrière de professeur, Pierre Baillot conçoit une somme pédagogique, à la fois technique, esthétique et moraliste, qu'il intitule *L'Art du violon, nouvelle méthode dédiée à ses élèves* (Paris, Imprimerie du Conservatoire, ca 1834, 277 pages). Deux parmi ses nombreux anciens élèves, Simon Mialle et Eugène Sauzay, l'aident à relire le volumineux manuscrit, si impressionnant à compulsuer. Cet opus magnum de l'enseignement, promis à un avenir européen, paraît — hasard ? — deux ans après la *Violinschule* de Louis Spohr en Allemagne. En France, dès l'année suivante, François Habeneck, le plus glorieux des anciens élèves de Baillot, publie à son tour une méthode ! Plus que rivale, cette *Méthode théorique et pratique de violon* de moindre épaisseur (177 pages) se veut sans doute un complément à la somme du maître¹⁸ ? Car Habeneck, également chef d'orchestre de l'Opéra, est mieux placé que quiconque pour admirer la trajectoire de Baillot, nommé en 1821 premier violon puis violon solo de l'Académie royale de musique/Opéra, et promu au grade de chevalier de la Légion d'honneur en 1824.

La postérité familiale

Pierre Baillot décédera le 15 septembre 1842 à son domicile de la rue Pigalle, et sera enterré au cimetière Montmartre. Divers intervenants nous parleront du violon chanteur et enchanteur de l'« homme-violon », de ses publications, ses concerts, ses tournées. Après avoir esquissé les chemins qui ont conduit à cet

¹⁷ Lui-même n'inscrivit cette sonate opus 47 qu'une seule fois à ses concerts, le 31 janvier 1835, et n'en programma qu'une autre, l'opus 12 n° 1, le 19 mars 1836, donc tardivement.

¹⁸ Un autre célèbre élève de Baillot au Conservatoire, Charles Auguste de Bériot, publiera à son tour une *Méthode de violon divisée en trois parties* op. 102 (Paris : l'Auteur, 1857, 252 pages).

impérissable *Art du violon*, il me revient, pour conclure, d'esquisser quelques autres sentiers de cette famille artiste.

Deux des trois enfants de Pierre Baillot, tous deux pianistes de haut rang, interprètes privilégiés des concertos de Mozart, ont repris le flambeau de la musique de chambre. René Baillot a même pu réaliser le rêve de son père en inaugurant en 1848 la classe de musique d'ensemble du Conservatoire, tandis que la ravissante Augustine poursuivait non moins activement la tradition familiale aux côtés d'Eugène Sauzay, l'élève préféré de son père. À son tour professeur de violon au Conservatoire, Sauzay s'affirmera comme compositeur, musicographe¹⁹ et laissera des Mémoires en partie publiés²⁰.

Le talent se poursuivra dans les deux branches familiales. Du côté Baillot, Magdeleine, la petite-fille de René Baillot, épousera le chanteur Charles Panzéra dont elle sera l'infatigable accompagnatrice. Artiste jusqu'au bout des ongles, vielle dame délicieuse à l'époque où je l'ai connue, elle m'a honoré d'une affection quasi grand-maternelle et m'a généreusement ouvert, elle aussi, ses archives familiales²¹. C'est avec un plaisir sans cesse renouvelé que je lui rendais visite au sortir de mes cours au Conservatoire national, alors sis rue de Madrid.

Du côté Sauzay, Julien, violoniste comme Eugène, son père, et Pierre Baillot, son grand-père, semble avoir éprouvé une adoration pour son aïeul dont il joua les œuvres et assura de nouvelles éditions à la toute fin du XIX^e siècle.

¹⁹ Eugène Sauzay, *Haydn, Mozart, Beethoven. Étude sur le quatuor*, 1861 ; *L'École de l'accompagnement*, 1869 ; *Le Violon harmonique*, 1888.

²⁰ Voir Brigitte FRANÇOIS-SAPPEY, « La vie musicale à Paris à travers les Mémoires d'Eugène Sauzay », *Revue de musicologie*, 1974.

²¹ Voir le détail des « Sources manuscrites » dans FRANÇOIS-SAPPEY, « Pierre Baillot par lui-même ».



Julien Sauzay par Alexis Pérignon

Il poursuivit à son tour la tradition de la musique de chambre²², et une célébrité comme le violoncelliste Auguste Franchomme n'hésitait pas à lui prêter main-forte. Julien se produisait aussi dans un brillant entourage, en particulier chez la princesse Mathilde ou en Angleterre.

Au centre de la « dynastie », Julien Sauzay était donc le petit-fils de Pierre Baillot et le grand-père de Daniel Lainé, qui nous fait aujourd'hui l'honneur de sa présence. Grâce lui soient rendues d'avoir été le gardien vigilant de l'héritage familial.

© Brigitte FRANÇOIS-SAPPEY

²² Les petits-fils de Baillot jouaient si bien que Boëly (qui avait été l'un des professeurs de piano de leur mère Augustine Baillot) dédia dans les années 1850 à Eugène, Louis et Julien Sauzay ses *Trios pour violon, alto et violoncelle*.